

Rabelais - Pantagruel (1532) - Chapitre 32

Mais sur le chemin, passant dans une grande plaine, ils furent surpris par une grosse averse. Là-dessus, ils commencèrent à se trémousser et à se serrer l'un contre l'autre. Voyant cela, Pantagruel leur fit dire par les capitaines que ce n'était rien et qu'il voyait bien au-dessus des nuées que ce ne serait qu'une petite ondée, mais qu'ils se mettent en ordre, à toutes fins utiles, car il voulait les couvrir.

Ils se mirent alors en bon ordre, bien serrés. **Et Pantagruel tira la langue, à moitié seulement, et les en couvrit comme une poule couveuse ses poussins.**

Pendant ce temps, moi qui vous fais ces contes si véritables, je m'étais caché sous une feuille de bardane. Mais quand je les vis aussi bien couverts, je m'en allai vers eux pour me mettre à l'abri. Ce que je ne pus faire, tant ils étaient serrés. Comme on le dit : « Tout a une fin. »

Je montai donc par-dessus de mon mieux et **je cheminai bien deux lieues sur sa langue, tant et si bien que j'entrai dans sa bouche.** Mais, ô dieux et déesses, que vis-je là ? Que Jupiter m'abatte de sa triple foudre si je mens. J'y cheminai comme l'on fait à Sainte-Sophie, à Constantinople, et j'y vis de grands rochers (je crois que c'étaient ses dents) et de grands prés, d'imposantes et grosses villes, non moins grandes que Lyon ou Poitiers.

Le premier individu que j'y rencontrai, ce fut un bonhomme qui plantait des choux. Aussi, tout ébahi, je lui demandai : « Mon ami, que fais-tu ici ?

— Je plante des choux, dit-il.

— Et pourquoi et comment ? dis-je.

— Ah ! monsieur, dit-il, tout le monde ne peut pas avoir un poil dans la main et nous ne pouvons être tous riches. Je gagne ainsi ma vie, et je vais les vendre au marché dans la cité qui est là-dérrière.

— Jésus ! dis-je, il y a ici un nouveau monde ?

— Certes, dit-il, il n'est pas nouveau ; mais l'on dit bien que, hors d'ici, il y a une nouvelle terre où ils ont et soleil et lune, et tout plein de belles affaires ; mais celui-ci est plus ancien.

— Oui, mais, dis-je, mon ami, quel est le nom de cette ville où tu vas vendre tes choux ?

— On la nomme Aspharage, dit-il, les habitants sont chrétiens, ce sont des gens de bien, ils vous feront bon accueil. »

Bref, je décidai d'y aller.

Or, sur mon chemin, je rencontrai un compagnon qui tendait des filets aux pigeons et je lui demandai : « Mon ami, d'où vous viennent ces pigeons-ci ?

— Sire, dit-il, ils viennent de l'autre monde. » Je pensai alors que, quand Pantagruel bâillait, les pigeons entraient à toute volée dans sa gorge, croyant que c'était un colombier.

Puis j'entrai dans la ville, que je trouvai belle, imposante et d'un bel aspect ; mais, à l'entrée, les portiers me demandèrent mon laisser-passer, ce dont je fus fort ébahi, et je leur demandai : « Messieurs, y a-t-il ici danger de peste ?

— Ô Seigneur, dirent-ils, on meurt tant, près d'ici, que le corbillard va et vient par les rues.

— Vrai Dieu, dis-je, et où ?

Ils me répondirent alors que c'était à Laryngues et Pharyngues, deux villes aussi grosses que Rouen et Nantes, de riches villes très commerçantes, que l'origine de la peste était une puante et infecte exhalaison sortie depuis peu des abîmes, et que plus de deux millions deux cent soixante mille seize personnes en étaient mortes depuis huit jours. Alors je réfléchis et calculai et découvris que c'était une puante haleine qui était venue de l'estomac de Pantagruel, quand il mangea tant d'aillades, comme nous l'avons dit plus haut.

Partant de là, je passai entre les rochers, qui étaient ses dents, et fis tant et si bien que je montai sur l'une d'elles ; là je trouvai les plus beaux lieux du monde, de beaux et grands jeux de paume, de belles galeries, de belles prairies, force vignes et une infinité de villas à l'italienne dans les champs pleins de délices, et là je demurai bien quatre mois, et je ne menai jamais meilleure vie qu'alors.

Puis je redescendis par les dents de derrière pour aller aux lèvres ; mais en passant, je fus détrossé par des brigands dans une grande forêt qui se trouve du côté des oreilles. Puis, à la descente, je trouvai une petite bourgade dont j'ai oublié le nom, où je vécus encore mieux que jamais et gagnai quelque argent pour vivre. Savez-vous comment ? À dormir, car l'on loue les gens à la journée pour dormir, et ils gagnent cinq à six sous par jour ; mais ceux qui ronflent bien fort gagnent bien sept sous et demi. Je racontai aux sénateurs comment on m'avait détrossé dans la vallée ; ils me dirent qu'à la vérité les gens qui sont au-delà étaient méchants et brigands de nature. Je compris à cela que, de même que nous avons des contrées en deçà et au-delà des monts, ils en ont en deçà et au-delà des dents. Mais il fait bien meilleur en deçà, l'air y est meilleur.

Je commençai à penser alors qu'il était bien vrai, comme on le dit, que la moitié du monde ne sait comment vit l'autre, puisque personne n'avait encore écrit sur ce pays-là, où se trouvent plus de vingt-cinq royaumes habités, sans compter les déserts et un important bras de mer. Mais j'ai composé là-dessus un grand livre intitulé *l'Histoire des Gens de gorge* : je les ai ainsi nommés, parce qu'ils demeurent dans la gorge de mon maître Pantagruel. Finalement je voulus m'en retourner, et, passant par sa barbe, je me jetai sur ses épaules, et de là, je descendis à terre et tombai devant lui.

Rabelais - Gargantua (1534) - Chapitre 38 -
Comment Gargantua mangea en salade six
pèlerins



Il est nécessaire que nous racontions ici ce qu'il arriva à six pèlerins, qui venaient de Saint-Sébastien (près de Nantes), et qui pour s'abriter cette nuit-là, par peur des ennemis, s'étaient cachés dans le jardin sur les tiges de pois, entre les choux et les laitues.

Gargantua se trouva quelque peu altéré et demanda si l'on pourrait trouver des laitues pour faire une salade et, en entendant qu'il y en avait de très belles dans cette région, grandes comme des pruniers ou des noyers, il voulut y aller lui-même et emporta dans sa main ce que bon lui sembla. En même temps il emporta les six pèlerins, qui avaient si peur qu'ils n'osaient ni parler ni tousser.

Comme il les lavait donc d'abord dans la fontaine, les pèlerins se disaient entre eux à voix basse : « Que devons-nous faire ? Nous allons nous noyer ici, en restant au milieu de ces laitues. Faut-il que nous parlions ? Mais, si nous parlons, il nous prendra pour des espions et nous tuera. »

Et, alors qu'ils délibéraient ainsi, Gargantua les mit avec ses laitues dans un plat de la maison, grand comme la tonne de Cîteaux ; et, avec de l'huile, du vinaigre et du sel, il mangeait ces laitues pour se rafraîchir avant de souper, et il avait déjà avalé cinq des pèlerins. Le sixième était dans le plat, caché sous une laitue, mais son bourdon dépassait. En l'apercevant, Grandgousier dit à Gargantua :

« Je crois que c'est là une corne d'escargot ; ne le mangez point.

- Pourquoi ? dit Gargantua. Ils sont bons ce mois-ci. »

Et, en attrapant le bourdon, il extirpa en même temps le pèlerin, et il le mangea sans problème ; puis il but une effrayante gorgée de vin de Pineau, et ils attendirent que l'on préparât le souper. Les pèlerins ainsi dévorés évitèrent les meules de ses dents du mieux qu'ils purent, et ils pensaient qu'on les avait mis en quelque basse-fosse de prison ; et lorsque Gargantua but sa grande gorgée, ils crurent qu'ils allaient se noyer dans sa bouche, et le torrent du vin les emporta presque au gouffre de son estomac ; toutefois, sautant avec leurs bourdons, comme font les Michelots, ils se mirent à l'abri à l'orée des dents. Mais, par malheur, l'un d'eux, tâtant avec son bourdon autour de lui pour savoir s'ils étaient en sûreté, frappa rudement au défaut d'une dent creuse et frappa le nerf de la mandibule, ce qui fit très mal à Gargantua, et il commença à crier à cause de la rage qu'il endurait. Donc, pour se soulager du mal, il se fit apporter son cure-dents et, sortant vers le noyer, il vous dénicha Messieurs les pèlerins.

Car il attrapait l'un par les jambes, un autre par les épaules, un autre par la besace, un autre par la bourse, un autre par l'écharpe, et quant au pauvre hère qui l'avait frappé avec son bourdon, il l'accrocha par la braguette ; toutefois ce fut une grande chance pour lui, car il lui perça un chancre qui le martyrisait depuis qu'ils avaient passé Ancenis.

Ainsi les pèlerins dénichés s'enfuirent en trottant à travers la vigne nouvellement plantée, et la douleur de Gargantua s'apaisa.